

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—N'exagérons rien, filleule ; un peu, quand ils'agit d'affection, c'est déjà quelque chose. Figurez-vous, Catherine. . . . Néra, si je contaïs cette histoire durant une veillée d'hiver, tu serais capable de passer vingt nuits sans sommeil. . . . mais nous sommes en été, le soleil brille et tu te contenteras de frissonner un peu.

Néra se rapprocha jusqu'à s'appuyer sur le dossier de la chaise de son parrain.

—Figurez-vous, reprit Maxime, que la manie des voyages m'avait cette année entraîné en Bohême. . . . En ai-je entendu de la musique barbare, belle pourtant par son caractère sauvage. Après avoir visité un pays superbe, je rentrais en France, résolu à me reposer dans mon castel en miniature durant quelques semaines, quand, une nuit que la fantaisie m'avait pris de monter un cheval magnifique ramené de Hongrie, je m'égarai dans une campagne inconnue, et, apercevant un feu de bivouac, je m'en approchai pour demander l'hospitalité. A la façon dont étaient rangées les voitures et dressées les tentes, je compris vite que je me trouvais dans un campement de Tziganes, et, connaissant leurs habitudes, mon premier mouvement fut de leur montrer de l'or. . . . De ce moment je fus condamné. . . . Deux heures après, pendant qu'on me croyait plongé dans un profond sommeil, on discuta ma mort en plein conseil et on choisit l'exécuteur. . . . Je ne sais quelle fantaisie prit à ces bandits de me faire assassiner par les deux seuls êtres qui ne se fussent jamais faits leurs complices : un homme mystérieux connu sous ce nom : " le chasseur," et un enfant, un pauvre petit martyr volé jadis à sa famille, et qu'on avait tenté vainement d'accoutumer au vol. D'un seul coup on prétendait en faire un brigand, un assassin. . . .

—Un enfant volé ! murmura Catherine.

—Enlevé sans doute dans quelque obscur village, arraché aux baisers de sa mère, traité avec une infernale cruauté, voué tôt ou tard à la perdition, et martyrisé pour cette raison qu'il n'avait point encore consenti à abjurer les principes d'honneur que sa mère avait semés dans son âme.

—Croyez-vous donc cela possible, monsieur ? demanda Catherine les yeux brillants, les lèvres tremblantes. Un pauvre petit être entouré d'exemples mauvais, maltraité, battu, peut-il résister à l'entraînement du mal, protégé qu'il est par le souvenir de la famille ?

—Oui, Catherine, répondit Maxime d'une voix grave, et j'en ai pour preuve le malheureux petit être qui me sauva. En le faisant, il risquait sa vie ; cependant il n'hésita pas. Grâce à lui et au chasseur, je trouvai mon cheval sellé près de la fenêtre de la maringote. Celui qui devait m'assassiner demeura à ma place dans la voiture des bohèmes, pendant qu'éperonnant mon bon cheval, je gagnais la pleine campagne. N'est-ce pas vraiment un miracle du ciel que j'existe encore ?

—Certes ! répondit Catherine.

Elle ajouta :

—Et l'enfant qui vous aida à vous sauver, avez-vous donc pu le laisser à la merci des bohémiens ?

—Dieu m'en garde ! Il monta en croupe derrière moi.

—Vous l'avez ramené ?

—Au château, certainement.

—Oh ! monsieur, pourquoi ne vous a-t-il point accompagné ? . . . Si vous saviez avec quel intérêt je l'aurais interrogé. . . . Qui sait s'il n'a point rencontré mon enfant, à moi ! Il me semble qu'en le voyant resté bon, courageux et brave au milieu des misérables qui comptaient le faire descendre à leur niveau, j'aurais cru revoir celui que l'on m'a volé jadis, celui que je n'oublierai jamais.

Catherine cacha son front dans ses mains et se mit à sangloter.

Dans son rêve, Claudine, les mains tendues, le sourire aux lèvres comme si elle allait au-devant d'une personne aimée, répétait :

—Claudin ! Claudin !

Sans parler, Maxime alla vers le pauvre enfant qui, les yeux baignés de larmes, agenouillé dans l'ombre, regardait tour à tour sa mère et sa sœur sans oser faire un pas et prononcer un mot, attendant un signe de Maxime, un appel de sa mère.

La veuve sentit tout à coup des doigts caressants essayer de desserrer ses mains, et une voix étouffée par les larmes murmurer des mots dont elle ne comprenait pas le sens. Autour de Maxime et de Catherine, tout le monde se taisait. On comprenait que quelque chose

de grave allait se passer entre cette mère en deuil et le jeune homme Néra, anxieuse, dévorait du regard Maxime Vilhardouin, tandis que Louise et Marie, enlacées, se rapprochaient du lit où Claudine dormait d'un sommeil peuplé de rêves.

—Eh bien, mais, Catherine, je l'ai ramené, mon vaillant petit sauveur ; regardez-le. . . . En dépit des souffrances subies, n'a-t-il point l'air d'un honnête enfant, et croyez-vous que si sa mère le retrouvait, elle hésiterait à lui tendre les bras ?

Catherine releva la tête, à travers ses pleurs elle aperçut d'une façon confuse le visage de Claudin. Avec une brusquerie affolée, elle passa le dos de sa main sur ses paupières, et un cri où la joie se mêlait à l'angoisse s'étrangla dans sa gorge.

—Ah ! Seigneur ! ce n'est pas possible. . . . qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Deux visages ne peuvent se ressembler de la sorte. . . . Si tu n'es pas Claudin, mon enfant, mon trésor, mon Claudin volé par les Tziganes, quel est ton nom ?

L'enfant ne répondit qu'en couvrant sa mère de baisers fous.

—Je savais bien, dit-il, je savais bien que tu me reconnaîtrais. . . .

Oh ! je ne m'y suis pas trompé, moi ! Et j'aurais couru tout de suite dans tes bras, si mon protecteur ne m'avait recommandé d'attendre. . . . Il avait peur, pour toi, d'une émotion trop violente. . . . Oui, c'est ton Claudin qui est resté honnête, Claudin, l'un des poussins de la couvée.

Catherine était à genoux, le couvrant de baisers et de larmes.

Claudine répétait avec ivresse :

—Mon frère est revenu ! Dieu m'a rendu mon frère !

Pendant plus d'une heure, il fut impossible à la famille de contenir ses transports de joie ; Nichette, attirée par les exclamations de tous, accourut, et bondit près de Claudin, en apprenant que le frère tant de fois pleuré était revenu.

Lorsque la première émotion fut calmée, il fallut vingt fois recommencer le récit de l'enlèvement de Claudin par Germas.

Puis, à son tour, Claudin questionna sa mère sur cette Néra qu'elle avait adoptée, afin de porter bonheur à son enfant perdu.

—Je te reviens bien ignorant et bien pauvre ; mais j'ai la volonté de travailler, et mon zèle me fera apprendre vite tout ce que j'ignore aujourd'hui.

Les deux jeunes filles accoururent à leur tour.

—Je suis Louise, dit l'aînée, et jadis je te servais de petite mère.

—Ne reconnais-tu point Marie ? demanda l'autre.

Néra voulut sa part de bonnes paroles, Néra qui avait grandi dans la maison, occupant au foyer la place que Claudin devait un jour reprendre.

Mais il faut le dire, les caresses les plus tendres furent pour la jumelle qui avait failli mourir du regret de perdre Claudin.

—Si le bon Dieu ne m'avait pas fait murmurer par ses anges que tu reviendrais, je ne serais plus de ce monde ; mais du jour où le viatique me fut apporté ici, je n'ai cessé d'entendre une voix mystérieuse me répéter : " Tu le reverras ! " Et j'ai retrouvé sinon la santé, du moins la force de ne pas mourir. Te voilà, je me sens sauvée.

Ces épanchements durèrent longtemps, et Maxime Vilhardouin y assistait avec un sentiment de joie puissante. Jamais il n'avait eu sous les yeux le spectacle d'une famille plus digne d'intérêt et d'admiration. La veuve du garde lui semblait, à cette heure, la plus noblement courageuse qui fût au monde. Avec quel amour, quelle force d'âme elle avait élevé les dix enfants dont plus un ne manquait à l'appel de sa voix ! Rien qu'à voir Louise et Marie, on devinait la bonté, la candeur de ces charmantes filles élevées à l'école de la vertu et du travail.

Catherine, après avoir couvert son fils de baisers, porta les yeux sur son étrange accoutrement.

—Pauvre chéri ! dit-elle, nous allons vite jeter au feu cette abominable défroque. Elle me rappelle tes années de misère, et je ne souffrirai point que tu en sois couvert plus longtemps. Ton frère Vincent a grandi vite, je garde deux ou trois habillements presque neufs devenus trop petits pour lui, ils seront excellents pour toi. . . .

Claudine détacha le mouchoir rouge maintenant autour de son corps la grande veste que le chasseur avait jetée sur ses épaules, et Catherine l'aïda à ôter le vêtement dont il était affublé.

Tout à coup elle pâlit, ses doigts se crispèrent sur le drap usé, déchiré de la veste. Elle frotta rapidement un des boutons désargentés, poussa un cri étouffé, et courant à la commode, y prit un petit coffret qu'elle ouvrit et d'où elle tira un bouton semblable.

—Je ne me trompais pas ! fit-elle, c'est cela ! c'est bien cela.

Claudine, réponds, qui t'a donné ce vêtement ?

—Le chasseur, répondit l'enfant.

—Mais il avait un nom, cet homme, on l'appelait. . . .

—Le chasseur, répéta Claudine, mais je crois aussi qu'il en avait un autre dont il faisait mystère ; seulement, il ne nous l'a jamais appris.

—Je le sais, moi ! dit Catherine avec un éclat de voix triomphant et sauvage, il s'appelle Mathieu Cervier.

Les jeunes filles se rapprochèrent effrayées.

—Mathieu Cervier ! répétèrent-elles.